

VALLOIS

GALERIE
Georges-Philippe
& Nathalie
Vallois

JOHN DEANDREA

Grâce

33 & 36, rue de Seine
75006 Paris-FR
T. +33(0)1 46 34 61 07
www.galerie-vallois.com
info@galerie-vallois.com

Pilar Albarracín ^{ES}
Gilles Barbier ^{FR}
Julien Berthier ^{FR}
Julien Bismuth ^{FR}
Alain Bublex ^{FR}
John DeAndrea ^{US}
Robert Cottingham ^{US}
Massimo Furlan ^{CH}
Eulàlia Grau ^{ES}
Taro Izumi ^{JP}
Richard Jackson ^{US}
Adam Janes ^{US}
Jean-Yves Jouannais ^{FR}
Martin Kersels ^{US}
Paul Kos ^{US}
Zhenya Machevna ^{RU}
Paul McCarthy ^{US}
Jeff Mills ^{US}
Arnold Odermatt ^{CH}
Henrique Oliveira ^{BR}
Peybak ^{FR}
Lucie Picandet ^{FR}
Emanuel Proweller ^{FR}
Lázaro Saavedra ^{CU}
Niki de Saint Phalle ^{FR}
Pierre Seinturier ^{FR}
Peter Stämpfli ^{CH}
Jean Tinguely ^{CH}
Keith Tyson ^{GB}
Tomi Ungerer ^{FR}
Jacques Villeglé ^{FR}
William Wegman
Winshluss ^{FR}
Virginie Yassef ^{FR}

Soyons honnêtes : tous, nous nous sommes encore laissés prendre une fois, la première fois que nous avons croisé sur notre chemin une sculpture hyperréaliste dans une exposition. Même un habitué des galeries et des musées d'art contemporain a pu ressentir ce sursaut mental en apercevant de loin un touriste en chemise bariolée de Duane Hanson ou une jeune femme entièrement nue de John DeAndrea ; l'effet de vérité de ces personnages, leur incongruité ont déchiré l'atmosphère paisible du lieu d'exposition. Ainsi, en 1972, des visiteurs de la Documenta furent-ils choqués par Arden Anderson et Nora Murphy (1972), en les regardant comme deux amants couchés et enlacés, surpris juste après, ou juste avant, l'amour. Bien sûr, les amateurs d'art d'aujourd'hui ne sont plus choqués, mais ils n'en continuent pas moins d'éprouver un soupçon de gêne. La chaude présence du modèle ne s'impose-t-elle pas à leur imagination comme une transpiration de son effigie de bronze ? L'artiste, dont il faut dire qu'il est autant peintre que sculpteur, a consacré des heures et des heures de travail au rendu hallucinant de précision de la carnation, de sa transparence, à l'affleurement de la veine la plus délicate, du grain de beauté, du bouton, de la tache les plus infimes.



Ensemble de moules, 2022

A quelques centimètres d'un corps nu grandeur nature, dont le grain de la peau est si perceptible qu'on croit le voir frissonner, on garde les mains dans les poches. Dans cet instant, au fond de nous, nous sentons revenir ce que Klossowski appelle le « point de vue du lycéen ». J'ajouterai cette remarque circonstancielle : je suis certaine que l'amateur ressent plus vivement cette nudité « qu'un.e militant.e » du néo-puritanisme à la mode d'aujourd'hui qui viendrait dénoncer quelque indécence ou exploitation du corps de la femme, son regard obéissant moins à sa sensibilité qu'à son idéologie. [...] Presque toutes les sculptures réunies dans cette exposition-ci – toutes de 2022 – montrent des femmes dans des positions très peu expressives. Elles sont pensives, au repos. Adam et Ève eux-mêmes ont l'air plus résignés qu'affectés d'être chassés du Paradis. Il semble que ces sculptures apportent dans le lieu de l'exhibition toute la retenue, la concentration, l'indifférence libidinale qui règnent dans un atelier académique, là où précisément DeAndrea dit avoir découvert sa véritable vocation.

Catherine Millet, *Les belles indifférentes* de John DeAndrea (extraits), paru dans *Grace*, monographie de John DeAndrea
Co-édité par la Galerie GP & N Vallois & Les Presses du réel, 2023

09.06

22.07.2023

VERNISSAGE

Judi 8 juin

18H - 21H

36

rue de Seine

JOHN DEANDREA

33

rue de Seine

BEN

SAKOGUCHI



Rêverie II, 2021

BEN SAKOGUCHI

• Oranges • pancartes • cartes postales



Aces & Artists Brand, 1997

Ben Sakoguchi est né à San Bernardino en Californie en 1938.

En décembre 1941, alors qu'il n'a que trois ans, les forces japonaises attaquent la base navale américaine de Pearl Harbor. C'est l'entrée en guerre des Etats-Unis qui dès lors nourrit un fort ressentiment envers les citoyens d'origine japonaise. Soupçonnées d'espionnage et de sabotage, 120 000 civils sont internés dans des camps de détention. Ben Sakoguchi passe son enfance dans l'un d'entre eux à Poston (Arizona).

A la fin de la guerre, sa famille retourne à San Bernardino et rouvre, non sans difficulté, la petite épicerie qu'elle était forcée de quitter.

L'une des premières influences de Sakoguchi a été les étiquettes de caisses d'oranges empilées derrière la boutique de ses parents. De 1974 à 1981, il réalise plus de deux cents peintures à partir de ces étiquettes, qui lui permettent de dresser un portrait grinçant de l'Amérique. Combinant des images provenant de publicités, films, journaux, il révèle les dessous du grand rêve américain : discriminations, préjugés, violences, notamment envers les minorités.

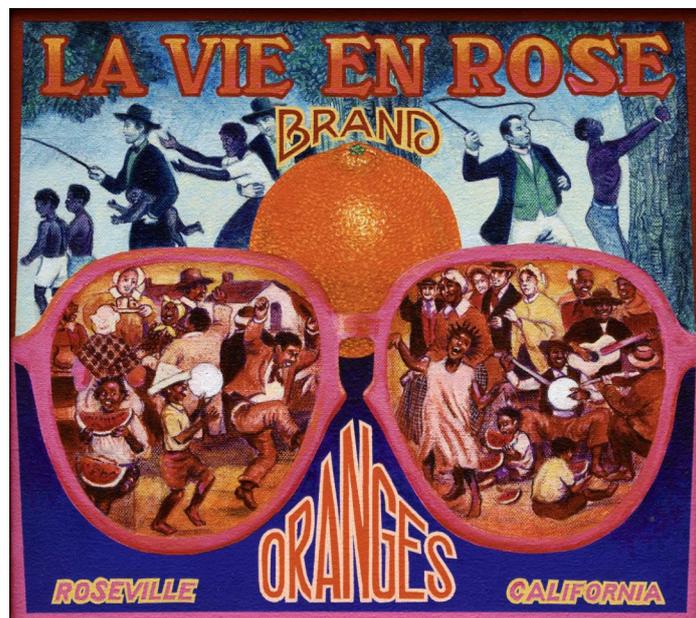
En 1979, l'artiste est invité par la Fondation Claude Monet à venir en France. Il séjourne à Giverny et profite de la proximité avec Paris et le Nord de la France pour prendre une série de photographies. Il rassemble aussi des clichés anciens et s'inspire des travaux des grands maîtres dont il imite parfois les chefs-d'œuvre. C'est le début d'une nouvelle série *Postcards from France*, où l'art fait face à la guerre et le présent affronte le passé.

Sakoguchi est diplômé de l'UCLA à Los Angeles.

Il enseigne au Pasadena City College jusqu'à sa retraite.

Il a participé à de nombreuses expositions individuelles et collectives et son œuvre est présentée dans les plus grandes collections américaines : MoMA, Chicago Art Institute, Santa Barbara Museum of Art, Smithsonian American Art Museum (Washington), etc.

« [...] Est-ce d'avoir été de ces Américains d'ascendance japonaise internés lors de la Seconde Guerre mondiale, est-ce d'avoir eu, parmi les premiers paysages d'une jeune conscience, les élévations des châteaux d'eau et des miradors, et les allées des camps ? Toujours est-il que Ben Sakoguchi ne dispense pas seulement la joie nerveuse, corrosive de l'observateur épris de justesse et de justice; qu'il y a chez lui l'émollient jamais mièvre d'une douceur aimante – d'une charité, dirions-nous, si le terme ne sentait pas par trop le bénitier et la bonne conscience qui s'y humecte. Car Ben Sakoguchi ne conçoit pas la bonne conscience ; il œuvre, comme Goya encore, dans ce terroir de crimes où éclosent, prospèrent, se répandent les monstres ; la voilà l'image qui peut élastiquement enclore les données, les procédés, la portée de cet art. L'image qui est image par excellence..., qui est l'image – protéiforme, ramifiée, démultipliée – par excellence de Ben Sakoguchi. Pas uniquement en vertu de la peuplade d'êtres monstrueux dont ses œuvres sont la tapisserie : Trump, Poutine, Staline, ou ces monstres sacrés que sont les grands remueurs de l'art, Monet, Yves Klein ; pas uniquement en raison de la théorie dolente des ignominies que l'homme inflige à l'homme : racisme, guerre. [...] Publicité, voitures, oranges – en l'espèce les caractères plus anodinement quotidiens, ceux auxquels on est aveugle à force d'usage (tout comme les caractères des lettres qui surabondent dans nombre d'images de Sakoguchi, au point que, dans toute cette congestion verbale, on finit par ne plus voir les mots qu'ils tracent). C'est là, dans le tout-venant des minutes du si tortu « American Way of Life » que s'accuse – à tous les sens du terme – la monstrueuse germination que consigne Ben Sakoguchi, vigie dont l'œil est aussi éternellement ouvert que celui, extranaturel, du dollar américain. »



La Vie en Rose Brandt, 2008